

DLP 18-1-82906135

# FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

*Culte marial  
et psychanalyse*

**BULLETIN INTERNATIONAL**

TRIMESTRIEL  
Nouvelle série NO  
DÉCEMBRE 1981

**7**

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE  
Bulletin international

SOMMAIRE

L'Église et les femmes 3

Témoignages 4

Figures de Marie *Dominique Stein* 8

Magnificat de Joseph *Françoise Alexandre* 16

L'Église allemande et les femmes 17

Les femmes et le changement 18

La communauté ecclésiale des femmes et des hommes 19

Informations 20

Bibliographie 24

---

Titres et intertitres de la rédaction

---

Le numéro 15 FF

L'abonnement débutant en janvier, ce numéro est le dernier de 1981.

T A R I F 1 9 8 2

En raison des hausses successives des coûts, nous devons porter le prix de l'abonnement à :

450 FB, à verser au CCP (Belgique) 000-1098700-78 Femmes et Hommes dans l'Église,  
58, rue de la Prévoyance 1000 Bruxelles.

SAUF :

Pour la Belgique : 400 FB à verser au compte ci-dessus.

Pour la France : 60 FF, à verser au CCP Paris 1612-25 A, Femmes et Hommes dans l'Église,  
14, rue Saint-Benoît, 75006 Paris.

---

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Secrétariat international

58, rue de la Prévoyance  
B-1000 Bruxelles

14, rue Saint-Benoît  
75006 Paris

**1982** c'est la septième année dans la Décennie de l'ONU pour les femmes, deuxième année dans la troisième Décennie du Développement, qui s'appuie sur une nouvelle pierre scellée au fondement même de la civilisation : la Convention sur l'Élimination de toutes les Formes de Discrimination à l'égard des Femmes, a pris force de loi le 3 septembre dernier. Elle est devenue le complément indissociable de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme pour affirmer que tous les êtres – indépendamment de leur race, de leur classe et aussi de leur sexe – se reconnaissent la même dignité. C'est-à-dire les mêmes droits, les mêmes devoirs, les mêmes chances. Un bien commun d'humanité. Qui les rend solidaires.

**1982** Progrès, défi et raisons nouvelles d'espérer. C'est cette espérance-là – critique, lucide pour pouvoir se faire courageuse et demeurer persévérante – que nous voulons partager avec vous qui nous lisez, pour vous offrir dans l'amitié, nos vœux de l'année neuve.

**1982** : Le partage du pain entre les nations exige que l'on se reconnaisse convives de la même table, de la même terre, du même lendemain. Et le développement – «nouveau nom de la paix», dit Populorum Progressio – ce sont ces convives mangeant à leur faim, apprenant à se connaître, s'inscrivant librement pour travailler au champ commun, sachant apprécier et partager les récoltes, celles qui permettent le pain pour la faim du corps, celui pour la faim de l'intelligence, celui pour la faim de dialogue, la faim de dignité, la faim de l'âme.

Avant les études systématiques entreprises pour la Décennie de la Femme, on ne savait pas à quel point «l'assujettissement dont souffrent les femmes partout dans le monde» les maintenaient, elles, leurs enfants, leurs nations, dans un état de sous-développement qui fait injure à toute la communauté humaine. Un des acquis les plus solides de la Décennie nous vient de ce que l'Assemblée Générale des Nations Unies a reconnu les femmes comme agents indispensables du développement. Elle a décidé d'intégrer tous les programmes de la Décennie de la Femme dans ceux de sa troisième Décennie du Développement.

«Le développement complet d'un pays, le bien-être du monde et la cause de la paix demandent la participation maximale des femmes, à égalité avec les hommes, dans tous les domaines» annonce la Convention dès son préambule. Et, en différents articles, elle indique comment l'homme et la femme doivent tous deux lutter contre des «préjugés, pratiques coutumières ou de tout autre type qui sont fondés sur l'idée de l'infériorité ou de la supériorité de l'un ou l'autre sexe ou d'un rôle stéréotypé des hommes et des femmes». «Ce n'est que par la conversion des cœurs que les frères et les sœurs pourront construire l'avenir commun de la race humaine et édifier le grand et durable édifice de la paix» disait Jean-Paul II dans son message aux Nations-Unies.

**1982** «L'impératif de l'heure est plus que jamais le souci de l'intégralité de l'Homme» rappelle le Pape, soulignant que l'humain se doit de respecter toutes les dimensions physiques, affectives, culturelles, morales, religieuses, politiques de l'individu. L'humain intégral, c'est la communauté capable et responsable de ses progrès. La communauté forgeant son histoire.

L'humain intégral, c'est la communauté apprenant la richesse de ses différences. Découvrant que les différences de classes, de race, de sexe, bien loin d'être des séparations, des degrés, des niveaux, sont des égalités. Seuls les êtres humains qui se reconnaissent égaux peuvent s'apprécier comme différents.

Et nous aurions peur de découvrir la richesse de la différence privilégiée, fondatrice, entre les hommes et les femmes, les femmes et les hommes ? Celle qui est au cœur et au commencement de toutes les autres ? Celle du désir, du plaisir et du manque, qui nous introduit tout spontanément au privilège du dialogue, celle qui sert à mettre au monde les enfants du dialogue et à aménager le monde en dialogue pour les enfants. C'est celle-ci qu'on voudrait soustraire, sinon aux Droits de l'Homme, aux valeurs universelles, du moins aux droits des chrétiens ?

Faut-il donc continuer à honorer d'un respect peureux, quasi mythique, les traditions patriarcales dans lesquelles, pendant les millénaires d'une autre anthropologie, se sont coulées, ont pris forme les paroles de l'annonce de Dieu ? Et faudrait-il craindre, sur le chemin de nos libertés entreprises, la rencontre entre l'annonce de libération pour tout être et cette aspiration incoercible à annoncer la pleine liberté, dignité et responsabilité des femmes ? Devrions-nous supporter au milieu des réjouissances de la communauté pour nos droits de l'homme reconnus, acquis, tout neufs, que notre religion nous demande d'y faire exception ?

Imagine-t-on vraiment qu'une foi qui se présente comme une longue histoire de libération, d'alliance et de fidélité entre Dieu et ses enfants puisse s'effrayer aujourd'hui d'une belle histoire de liberté que les frères et les sœurs des nations fêtent universellement comme un progrès ?

**1982** Peut-on ignorer qu'il existe déjà une communauté bien vivante de sœurs et de frères chrétiens, faisant Eglise en célébrant, un peu partout dans le monde, et malgré l'institution qui boude, cette bonne nouvelle : L'humanité devient enfin pleinement humaine et à l'image de Dieu qui l'aime, puisqu'elle a su faire droit — du moins dans ses lois — à la pleine dignité, c'est-à-dire aux pleins droits, des femmes ?

## FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

# L'ÉGLISE PERD SES FEMMES

Dossier grave, ces témoignages de jeunes et de femmes que nous présentons aujourd'hui. La voix des femmes, on la connaissait déjà partiellement. Dès les toutes premières enquêtes sur leur place dans la mission de l'Église — entre autres dans la revue *Spiritus*, des 1966 — on retrouve sans cesse les mêmes termes : « Nous sommes des bonnes à tout faire et des bienfaitrices forcées... », « rôle passif au niveau des prévisions et exécutif au niveau des décisions », « utilisées mais non reconnues », « l'impression que le Saint-Esprit ne souffle que sur les hommes » etc... (1). Mais la critique s'assortissait alors d'espérance. Les portes ouvertes par Vatican II laissaient encore entrer un peu d'air frais.

Aujourd'hui, à l'automne 1981 exactement, rien qu'à lire les témoignages qui nous parviennent, nous constatons que l'institution a toujours aussi peur des femmes. Qu'elle ne sait pas quel statut leur donner. Qu'elle continuerait bien volontiers à les employer dans une suppléance de plus en plus aléatoire au fur et à mesure qu'elle se re-cléricalise jalousement. Certaines femmes qui donnaient leur temps à la cathéchèse, à l'aumônerie, dans les paroisses depuis 5, 7, 10 ans, qui étaient compétentes, expérimentées, très bien intégrées, appréciées, abandonnent aujourd'hui, de guerre lasse. Dans plusieurs cas, c'est un prêtre seul qui a repris leur place, l'équipe de laïcs s'écroulant après leur départ. Des femmes jeunes, actives, mères de famille chrétienne, parmi les plus compétentes et engagées dans la cité, se dérobent à toute embauche ecclésiale. « Dans ma petite ville », déclare cette militante d'Action Catholique, « je trouverais 10 femmes tout de suite pour fonder un groupe Amnesty et 10 autres pour un groupe ACAT mais je n'en trouve pas une seule qui veuille encore travailler « dans l'Église ». Plusieurs m'ont répondu : « Avec des hommes qui nous méprisent ? on n'est pas maso... » ou bien : « C'est sans espoir, on a jamais les coudées assez franches pour faire un travail intéressant ».

## Aveugles et sourds

Dans toutes les Églises, du reste, la situation des femmes fait aujourd'hui problème. Nous-mêmes, FEMMES ET HOMMES, de-

mandons depuis longtemps que la situation soit envisagée sérieusement au cours de dialogues avec les femmes. Mais les hommes ont manifestement du mal à admettre le fait discriminatoire. Le fait relève d'une analyse collective et historique. Il dépasse tout procès d'intention ou de pratique personnelle. Un refus délibéré d'écouter les plaignants, d'admettre le fait, la volonté de cacher la situation sont par contre des pratiques personnelles conscientes...

Un passage du rapport de la conférence du Conseil Œcuménique à Sheffield sur la *Communauté des femmes et des hommes dans les Églises chrétiennes* a failli être ainsi censuré par le Comité Central de Dresde, renaclant à le transmettre aux Églises membres. Il exprimait « la frustration » éprouvée par de nombreuses femmes quant « à une vie ecclésiale dominée par des dirigeants masculins ». Dans le même ordre d'idées, un passage du rapport fait par le Secrétaire de l'Épiscopat français devant les évêques rassemblés à Lourdes nous a étonnés. Ce rapport suggérait que la non-pratique des français correspondrait plutôt à de la sécularisation qu'à de l'incroyance. 60 % des français non-pratiquants seraient des catholiques qui s'ignorent. Mais, sur ce nombre, a-t-on pensé qu'il était 30 % de françaises ? Connait-on vraiment les sentiments des femmes envers l'Église ? Qui aura le courage de lancer une véritable enquête pour connaître les sentiments des femmes envers l'Église ? Les courriers de lectrices qui se sont multipliés sur ce sujet dans la presse féminine laïque ainsi que dans la grande presse catholique, en disent déjà bien long... Le même rapport de Lourdes parle du reste de la militance, « figure séculière de l'action pour le changement social... marquée par le marxisme-léninisme ». On a donc préféré une fois de plus ignorer le tout simple et massif féminisme ! Dont la cause a assez mûri, Dieu merci, pour être devenue celle de frères et sœurs ensemble. Quand l'institution voudra bien se réveiller de ses torpeurs d'autruche, où seront parties ses forces vives féminines ? Comment auront été christianisés leurs enfants ? Voyez l'analyse que nous envoie une lectrice très au fait de ce dossier.

## Ostracisme

Des jeunes déclarent ne plus supporter que la méfiance ecclésiastique s'exerce là où justement eux investissent leur confiance. Dans leur nouveau vécu (même s'il n'est que désiré) de mixité et de partenariat garçons/filles. Ainsi, on les voit prendre spontanément parti pour leurs sœurs et compagnes d'âge. Tôt déjà. Comme l'avaient laissé apparaître leurs réactions et menaces de grève devant certains empêchements mis aux filles-enfants de chœur. Tout dernièrement, c'est un groupe de grands adolescents en retraite dans un monastère qui surprenait le père abbé par ses critiques indignées : la journée des vocations avait suscité dans leur paroisse un sermon d'appel au service de l'Église ; les filles n'y avaient même pas été nommées. On lira le témoignage de Michel.

Des séminaristes ou de jeunes prêtres nous disent aussi combien ils sont gênés dans leur bonne foi (et dans leur foi) par l'ostra-

cisme ecclésial envers les femmes. Tel celui-ci de quatrième année de théologie, venu nous demander une rencontre de dialogue. Elle n'aura pas lieu au séminaire puisque les professeurs se sont opposés à ce projet en prétextant qu'à inviter des femmes «les propos tourneraient sûrement en rond. Qu'on perdrait son temps».

Et l'Église dans tout cela ? Son témoignage devient *voilé, obscurci, appauvri, suspect, discrédité* s'inquiètent les femmes. Leur diagnostic emprunte très souvent les termes de l'analyse clinique : *Église défigurée, déformée, boiteuse, mutilée, hémiplegique, exsangue, anémiée, hémorragique...*

L'hémorroïsse guérie de l'Évangile, ne serait-ce pas une superbe parabole à proposer à l'institution d'aujourd'hui qui perd ses femmes ? Si elle voulait bien reconnaître sa maladie... «Ta foi t'a sauvée» lui dit Jésus. «Va-t-en en paix et soit délivrée de ton infirmité».

(1) Revue SPIRITUS, *Femmes et mission*, n° 28 et 29, sept. et déc. 1966, n° 36, 1968. On verra aussi *Les femmes ont-elles leur place dans l'Église ?*, Centurion, Paris 1967. L'enquête de l'Union Mondiale des Organisations Féminines Catholiques (UMOFC) sur *la liberté des femmes dans l'Église*, 1966 ; enquête IFOP sur les femmes et l'Église dans *LA VIE* du 16-8-79. Le «gaspillage d'innombrables forces perdues» est la conclusion à laquelle aboutit l'étude historique de H. ROLLET, *La condition de la femme dans l'Église. Ces femmes qui ont fait l'Église*, Paris, Fayard, 1975.

## TEMOIGNAGES

### MOI, JEUNE, FACE A L'ÉGLISE

Je suis un jeune bourguignon, issu d'une famille ouvrière chrétienne. J'ai donc reçu une éducation religieuse dont les quatre années de catéchisme ne m'ont strictement pas motivé. Pour moi, Dieu n'existait pas. A l'âge de quinze ans pourtant, en écoutant d'une oreille distraite ma mère apprenant la vie de Jésus à des enfants, quelque chose se passa en moi. Je ne puis le définir, mais ce que j'ai ressenti c'est que Quelqu'un me demandait de le faire connaître. Et cette présence était si forte en moi que l'année suivante, c'est moi que les enfants écoutaient...

J'ai fait ensuite la rencontre d'un groupe auquel je me suis bien inséré. Au cours de nos rencontres et sorties, j'ai eu l'occasion de parler à des jeunes filles qui avaient le même problème que moi : accéder à un ministère. Et tout bêtement, je m'aperçus que les prêtres me portaient un privilège et

que les filles étaient laissées de côté comme les instigatrices du mal, ce qui me permit de constater que les hommes eux seuls avaient accès à l'autel, une chose à laquelle je n'avais jamais pensé et qui me parut complètement absurde. Et au lieu de faire un pas en avant, je le fis en arrière en m'éloignant de l'Église et en dédaignant ce qu'on m'y proposait. «Dans l'Église, le prêtre annonce l'Évangile, mais hors de ses murs les paroles du Christ s'envolent en fumée».

Je ne sais pas quel sera mon avenir, mais si un jour je dois prendre place dans un ministère d'église, je défendrai loyalement les droits de la femme car dans ma mémoire et devant mes yeux restera toujours l'image de la souffrance d'une fille ne pouvant accéder au sacerdoce.

J'avais un message à formuler : les différences dans l'Église — une barrière : le sexe.

Michel

# TEMOIGNAGES

## UNE INSTITUTION MALADE

«Le temps d'un instant, imaginez une grève des femmes dans l'Église : plus d'enseignement ou presque, des églises aux trois quarts désertées, des instances de formation fermées, des sessions pratiquement vides... Pour vous, messieurs les clercs, ce serait le chômage.»

Oui, il est beau parfois d'imaginer l'absurde. Écrivant cela en 1977, je ne m'imaginai pas que l'absurde rejoindrait la réalité. A une différence près : à l'aube de 1982 les femmes ne sont pas en grève, ce qui serait encore une expression dynamique, porteuse de l'espérance d'un changement possible ; non, les femmes portent leurs regards, leurs énergies ailleurs, déçues de n'exister que dans leur rôle séculaire de servante docile, de bénévole magnifique, d'inspiratrice admirable !

### Ce qu'elles ne veulent plus :

— Être obligées de faire preuve de plus de compétence que les clercs qui n'ont reçu aucune formation dans des domaines tels que catéchèse, animation, etc.

- Accomplir les mêmes tâches que les clercs sans en avoir le statut et le salaire.
- Accepter les responsabilités dont les clercs se désintéressent.
- Alimenter les projets des clercs avec leurs propres idées et ne jamais maîtriser leur accomplissement.
- Être absentes des rouages de décision.

### Ce qu'elles veulent :

- Avoir une parole de femme pour tout ce qui les concerne.
- Avoir une parole de baptisée, sans être obligée de passer par une parole de couple baptisé.

L'Église ne veut pas comprendre qu'en ignorant la moitié de la création, elle prend des risques énormes pour son existence, sa crédibilité d'aujourd'hui et de demain. Une institution qui ne permet pas à chacun de donner toutes ses possibilités est malade. Quand va-t-elle se décider à arrêter l'hémorragie de ses forces vives ?

Une abonnée de Lyon

## A UN AMI ARCHEVEQUE

Comme mère de famille nombreuse j'ai expérimenté combien il était nécessaire de mourir à certaines certitudes pour que celles de nos enfants puissent s'exprimer. En donnant une place aux enfants au cours de votre messe d'installation et en proclamant qu'ils étaient la figure de notre avenir vous avez éveillé en moi un espoir : l'Église allait-elle enfin mourir à un certain nombre de certitudes bien relatives pour se mettre à l'écoute de l'Esprit qui souffle chez ses enfants — tous ses enfants — et laisser le champ libre à l'Espérance ? Et l'Église de Paris, sous votre impulsion, allait-elle en donner l'exemple en suscitant une liberté créatrice dans les divers communautés, faisant appel à la collaboration de tous, prêtres et laïcs, hommes et femmes, jeunes et moins jeunes ?

Comme femme, tout simplement, je n'ai jamais bien supporté la hiérarchie rigide, toute masculine, de notre Église. En faisant

partie d'un «groupe femmes» réfléchissant notamment à la place de la femme dans l'Église, j'ai pris conscience que l'Église était un des plus importants bastions de l'anti-féminisme et qu'en refusant le sacerdoce aux femmes il n'était pas étonnant qu'elle offre à nos filles et bientôt à nos petites-filles ce visage de dinosaure. Plus gravement, je pense qu'elle mutile le visage du Christ en lui refusant de refléter la moitié de l'humanité. Ce faisant, elle mutile aussi son message puisque nulle part dans l'Église les femmes n'ont de lieu pour exprimer l'Esprit qui les habite au même titre que les hommes. Pour moi, pour nous toutes, c'est une grave interrogation. Je vous la livre tout en sachant que vous n'êtes pas le pape... mais comment s'exprimera à ce propos l'archevêque de Paris ?

Comme conseillère conjugale, j'ai pu mesurer les dégâts provoqués par une morale

## TEMOIGNAGES

désuète en ce domaine et d'un légalisme mortifère qui me paraît relever davantage d'un certain matérialisme (la fécondité s'y limite à l'ordre biologique) et d'une peur évidente de la sexualité que d'une véritable connaissance de l'amour. Il serait urgent que les couples soient enfin vraiment écoutés et qu'ici encore la vérité ne soit pas parachutée d'en haut mais jaillisse de la bouche de ceux qui la vivent dans leur chair et qui sont las qu'on tente de les culpabiliser en opposant leur amour mutuel et l'amour qu'ils ont pour Jésus-Christ. Ici encore, que peut l'archevêque de Paris ? De sa parole dépendra le visage que l'Église offrira à tous ces hommes et ces femmes de bonne volonté que je rencontre chaque jour.

Enfin, mère d'adolescents, animatrice avec mon mari d'une équipe de jeunes au sein d'une aumônerie de lycée, je m'inquiète des lieux où ils pourront partager leur foi et

la célébrer quand ils auront l'âge adulte. Nous sommes déjà de nombreux adultes mal à l'aise dans les structures paroissiales dont toute la densité de la vie semble s'être échappée. Nous persévérons dans une certaine « pratique » mais nous souhaiterions tant que « de nouvelles expériences de célébrations élaborées avec la participation active de chacun, jaillissant de la vie, inventant des signes adaptés et expressifs de réalités éternelles » (j'emprunte ces mots à P. de Loch) soient possibles et tentées sur le diocèse de Paris. Que sont les rites s'ils ne sont plus des signes ? Les jeunes pourraient être ici les moteurs d'un renouvellement. Saurons-nous entrer dans leur propre cheminement ou continuerons-nous à vouloir, à l'image d'une certaine église institutionnelle, les adapter à tout prix à un moule qui a perdu pour eux toute signification ?

Véronique Corpet

(Extraits d'une lettre publiée par «Aujourd'hui des chrétiens», avril 1981, N° 27 p.3-4)

## CHOCS

Lorsqu'un prêtre est amené à travailler avec des religieuses, un des premiers chocs provient du sérieux de leur engagement à la tâche. (...) Le second choc n'est sans doute pas étranger au premier. Je veux parler d'un manque de confiance en leurs possibilités. Malgré ce sérieux, les religieuses hésitent souvent à prendre des responsabilités, arguant de leur incompétence. Peut-être y-a-t-il chez elles comme chez tout le monde l'attente d'un appel plus insistant ; il n'est pas impossible non plus que, femmes, elles aient encore plus besoins d'être attendues ! L'essentiel me semble ailleurs, dans un certain souci de

faire bien les choses. Ce manque de confiance se trouve renforcé sans doute, en raison même du statut des religieuses, un statut subalterne, celui des femmes dans la société et des femmes dans l'Église. Lorsqu'une congrégation retourne à ses origines, c'est souvent pour évoquer son fondateur : un bon père... mais il devait bien y avoir aussi une bonne mère !... Je suis ainsi amené à animer des sessions de formation, alors que les religieuses disposent d'une réserve de personnes compétentes, qu'elles hésitent encore à solliciter.

Jean-Marie Richard

dans «Église d'aujourd'hui» N° 428 (mai 81)



# TEMOIGNAGES

## UNE VOIX AUTORISÉE

«Non, mon Créateur, tu n'es pas ingrat, et je suis certaine que tu exauceras la supplication des femmes. Lorsque tu étais sur la terre, tu n'as pas méprisé les femmes, mais tu les as entourées d'une grande bonté. Tu leur a trouvé plus d'amour et une foi plus vive qu'aux hommes...

Ne suffit-il pas, Seigneur, que le monde nous enferme ici ?... Il est donc vrai que nous ne pouvons rien faire pour toi en public, ni montrer au monde son injustice. Tu es un juge juste et non comme les juges de

ce monde qui tous sont des fils d'Adam, donc des hommes. Il n'y a pas de vertu de la femme qu'ils ne considèrent avec suspicion. Mais, mon roi, il viendra un jour qu'ils nous reconnaîtront. Je ne parle pas pour moi-même. Le monde connaît ma misère, et il me suffit qu'il la connaisse. Mais lorsque je regarde notre époque, je ne trouve aucune justification qu'on méprise des âmes fortes et nobles pour la seule raison que ce sont des femmes».

Thérèse d'Avila, Docteur de l'Église, dans  
*«Le chemin de la perfection»*

Nous fêtons en 1982 le 400ème anniversaire de sa mort.

## DIX ANS DEJA !

Notre groupe a eu 11 ans. Il s'est constitué au moment du Congrès des Théologiens de Concilium, 12-17 septembre 1970. Notre bulletin a publié son premier numéro (chiffré 0) le 21 septembre 1971. Mais nous avons été trop occupés pour fêter comme il se doit ces anniversaires !

La collection des 33 numéros de l'ancienne série du Bulletin auxquels s'ajoutent les 7 numéros parus de la nouvelle série, constitue une chronique passionnante des efforts des femmes et des hommes en Église depuis 10 ans. Certains instituts et bibliothèques cherchent du reste à acquérir cette collection (Pour les intéressés : tous les numéros disponibles de l'ancienne série, 5 FF, 40 FB ; ceux de la nouvelle série, 10 FF, 80 FB ; numéro 7, 15 FF, 120 FB).

Notre prochain bulletin à paraître en mars 1982, sera un numéro SPÉCIAL ANNIVERSAIRE. Il retracera les grandes étapes traversées, dégagera les lignes d'émergence dans la thématique abordée et les stratégies envisagées. Enfin, il fournira des témoignages des frères et sœurs fondateurs et fondatrices.

# FIGURES DE MARIE ET VŒUX DE L'INCONSCIENT

*Nous publions ci-après l'essentiel de l'exposé remarquable que le Docteur Dominique STEIN, psychanalyste, a fait en juillet dernier au Colloque d'Orléans sous le titre : « Coïncidences entre les figures de Marie et les figurations des vœux de l'inconscient ». Dans l'exposé, ce texte était précédé de considérations méthodologiques, insistant avant tout sur les fortes convergences existant entre le cheminement de la foi et la pratique psychanalytique. En effet, dans l'histoire individuelle*

*En effet dans l'histoire individuelle de la foi ou dans l'histoire collective de la Tradition d'une part, et dans le processus psychanalytique d'autre part, il s'agit de se de la foi ou dans l'histoire collective de la Tradition d'autre part, il s'agit de se construire une mémoire à partir d'événements fondateurs enracinés dans une parole reconnue, immédiatement ou dans l'après-coup, comme originaire, ce que le lecteur voudra bien garder à l'esprit en lisant le texte ci-dessous. Ne pouvant, malheureusement, reproduire ici, faute de place ces considérations préliminaires, nous remercions Dominique Stein d'avoir bien voulu accepter cette servitude, et nous tenons à préciser que le texte de son exposé figurera évidemment in extenso dans les Actes du Colloque qui paraîtront aux Éditions du Centurion en 1982.*

## IDENTIFICATION A LA SERVANTE MUELTE

Que l'exaltation de la position subalterne n'ait que trop profité à ses chantes, théologiens et théologiennes, historiens et historiennes, sociologues, psycho-sociologues sont mieux placés que moi pour le dénoncer avec force, et je m'associe entièrement à cette dénonciation. Ce qui est peut-être plus difficile à saisir, c'est ce que peut représenter fantasmatiquement la position de n'avoir rien, de ne commander à personne, d'être soumise, de vivre dans l'obéissance. Je parle ici de l'identification à cette figure de Marie, identification qui, si elle a été massivement proposée en exemple aux femmes, peut être tout autant mise en acte par des hommes.

Nous entrons là dans la problématique de l'être et de l'avoir. Quel est le gain attendu par l'inconscient d'être-comme Marie servante, d'être comme celle qui n'a rien ? En effet, dans l'économie psychique, tout renoncement apparent se double de l'espoir d'avoir plus. Renoncer à posséder les attributs de la puissance, c'est tendre à être l'attribut qui rend dérisoire l'acquisition d'attributs partiels. C'est ce que Freud a figuré par la métaphore mal venue dans sa littéralité de « l'envie du pénis » : loin de signifier la re-

connaissance d'une supériorité virile indépassable, elle rend compte du désir inconscient de posséder un attribut qui met à l'abri des dangers du manque. Il est bien clair que l'homme n'est pas plus indemne que la femme de ce désir, qu'il ressent peut-être davantage sous sa modalité négative d'une crainte de la perte menaçante. L'homme et la femme sont donc également confrontés à la crainte de la perte, au désir d'avoir ce qui protège de la perte et d'être-comme l'attribut des attributs, bien représenté par la métaphore du phallus, qui n'a rien à avoir avec la compétition virile.

Etre-comme Marie servante, c'est donc se mettre inconsciemment à l'abri d'avoir à perdre quelque chose : qui n'a rien ne peut rien perdre, mais qui n'a rien peut être tout. Le silence joue ici un rôle déterminant : pour être l'emblème du tout, il faut que toutes les projections soient possibles, il faut par définition qu'elles ne puissent être contredites : le silence, comme mon expérience me le prouve quotidiennement, est la condition sine qua non du déploiement de la projection.

## MARIE-MERE, MARIE MERE-VIERGE, MARIE MERE TOUJOURS VIERGE

Forcée de choisir, non seulement à cause de la richesse et de la multiplicité des figures mariales mais encore pour tenter de cerner au plus près la convergence ou la divergence des démarches croyante et psychanalytique, je vais tenter d'analyser la signification de la figure de Marie-mère, Marie mère-vierge, Marie mère toujours vierge. C'est en effet de ce noyau central concernant les modalités de la maternité de Marie que les autres attributions faites à Marie procèdent, soit par voie de conséquence (c'est tout le courant qui va de la Dormition à l'Assomption), soit rétrospectivement (c'est tout ce qui conduit à l'affirmation d'une conception immaculée).

### La maternité de Marie

#### *Une maternité au service des fils*

La littérature cléricale concernant la *maternité* de Marie montre à l'envi que les auteurs, en cette occurrence, s'identifient totalement au Fils ; à la virginité de la mère correspond alors la virginité du Fils et la virginité des fils. Comme le dénonce J. Pohier (1), il se noue là « un système totalitaire et exclusif de rapports mère-fils dans lequel, au fantasme de la virginité de la mère, correspond l'impossibilité pour le fils de se donner un autre objet sexuel, ce qui équivaut à la virginité du fils. La mère-vierge est celle qui n'appartient qu'au fils ; le fils vierge est celui qui reste fixé à la mère... » Albert Rouet exprime ingénument ce vœu des fils d'avoir leur mère à eux, à leur service : « Marie, écrit-il, serait décrite dès le début, comme au service de son fils » (2).

#### *Une maternité au-dessus de tout soupçon (= virginal)*

Les liens entre le mode d'approche de la maternité de Marie et l'anthropologie où prend naissance cette approche sont aussi évidents à l'époque actuelle qu'ils l'étaient, comme l'a montré K. Børresen, au Moyen-âge (3). Aussi les auteurs d'aujourd'hui soupçonnent-ils que la *fonction maternelle* de Marie pourrait être évaluée à la lumière de la psychologie. Il faut donc parer à ce danger, car, comme le dit R. Laurentin, la théologie mariale pourrait être taxée de prendre sa source « dans les bas-fonds que révèle la psychanalyse » (4). Pour triompher de ce péril, il faut à la fois reconnaître pour fondées les

informations fournies par la psychologie et se préserver soigneusement de ce que ces informations pourraient déceler de négatif dans l'image de la maternité pour préserver l'image de la maternité mariale. Ainsi, nous dit encore A. Rouet (5), un second sens de l'acceptation du mot mère « nous est fourni par la psychologie : il désigne la mère *imaginaire*, c'est-à-dire la projection que l'enfant se fait de sa mère, avant même de la connaître, projection qui se poursuit très longtemps et qui pousse un adulte à se trouver une image sécurisante, englobante, un refuge et un abri. A vrai dire, il existe même pour l'enfant deux images de cette mère tour à tour bonne et mauvaise, avant qu'il ne parvienne à unifier cette image. Jésus a connu ces lois psychologiques. Par contre, cette image maternelle peut devenir une obsession, peut conduire à une régression par crainte devant la vie et scléroser le développement normal d'un être en le tenant en enfance et prisonnier de fantasmes affectifs. Tout ce que nous avons dit de Marie induit à penser qu'elle s'est refusée à ce rôle captateur et frustrant ».

Je n'ai pas le temps d'analyser le contenu de cette citation, ni l'envie de m'adonner à la polémique ; mais elle est le prototype de la distorsion cléricale, de l'utilisation de ce que j'appellerai pour faire bref les sciences humaines : on sacrifie un minimum aux acquisitions du savoir qui circulent, et on récupère aussitôt ces acquisitions pour mettre sur le dos de la pathologie ce qui gêne.

#### *Le destin de l'inconscient des fils : la femme interdite et la femme permise*

Pour revenir à ce que signifie, à mes yeux, la fonction maternelle, en ce qui concerne les enfants mâles de la mère, les fils ont, dans leur trajectoire balisée par la problématique œdipienne, à faire face à un double destin : ils doivent quitter la mère interdite par la prohibition de l'inceste, pour s'approprier un objet différent de la mère mais du même sexe qu'elle, l'autre femme. Ce clivage entre une figure féminine intouchable et une figure féminine convoitable mène à la double attribution des rôles si bien mise en évidence par S. Freud (6) : la mère et la putain.

Il est bien évident que la maternité virginale de Marie la met hors d'atteinte et lui permet d'endosser complètement le rôle de

la Mère intacte, faisant ipso facto de toute autre femme la non-pure, la putain. Moyennant quoi, tout ce qui est défendu avec l'une est permis avec l'autre, avec le luxe supplémentaire qu'on peut mépriser cette dernière.

Les avatars de ce clivage ne sont pas très gais ni pour l'homme qui en est le sujet ni pour les femmes qui sont ses partenaires : l'homme se trouve dans la situation de ne pouvoir aimer que des femmes inaccessibles et de ne pouvoir approcher que des femmes méprisables à ses yeux. On devine que lorsque les deux rôles sont tenus successivement par la même femme, des conflits insurmontables surgissent. Pour ne citer qu'eux, innombrables en pratique psychanalytique sont les exemples de fiancées passionnément honorées rendues intouchables parce que devenues femmes légitimes, de femmes devenues intouchables parce qu'en puissance d'être mères, de femmes à jamais inaccessibles parce qu'aimées, de femmes à jamais exclues de l'amour parce que désirées.

### Marie mère toujours vierge

Si la figure de Marie, vierge dans sa maternité, prête à toutes les projections que je viens d'évoquer, projections peut-être plus spécifiques des hommes, qu'ils soient célibataires ou non, ce qui me paraît de portée plus universelle encore, chaque jour vérifiée dans la pratique psychanalytique et s'appliquant aussi bien au destin féminin qu'au destin masculin, c'est la figure de Marie mère toujours vierge comme représentation des vœux de l'inconscient. Il faut bien en effet — quelles que soient les motivations de convenance théologique, philosophique, anthropologique, par ailleurs en jeu — que de puissants motifs inconscients aient assuré ce phénoménal glissement de la conception virginale de Jésus à la virginité de Marie ante, in et post partum, *semper virgo*, tellement vierge que cette attribution en vient à la désigner sans ambiguïté possible comme La VIERGE.

*La scène primitive : construction d'une mémoire, référence originare soumise à refoulement et à dénégation*

Tout enfant humain naît du rapprochement sexuel entre un homme et une femme. Il en a fallu du temps pour accéder à la connaissance du rôle exact du père et de la mère dans la conception. Il en faut du temps et de la patience pour qu'un sujet se reconnaisse non seulement comme le fruit d'une union sexuelle entre son père et sa mère mais

comme le fruit du désir de l'un pour l'autre, comme l'ultime épanouissement de la jouissance de l'un par l'autre. Étrangement, ce qui est si connu, si chanté, si lisible chez les autres, devient pour le sujet honteux, horrible, terrifiant, si terrifiant que l'un ou l'autre, ou tous les termes de cette scène doivent être l'objet d'un refoulement, c'est-à-dire échapper à la mémoire, au souvenir, au savoir, réalité psychique non sue en dépit des récits, des connaissances scientifiques et même de l'accession (la plus aisée soit-elle) au plaisir et à la position d'avoir à son tour à engendrer.

Je disais en commençant que le plus vif du travail psychanalytique consiste à se construire une mémoire. Lorsqu'il s'agit de la re-constitution de l'acte qui nous a mis au monde, cela s'appelle *la scène primitive*. Contrairement à ce qu'une vulgarisation malencontreuse peut induire, il ne s'agit pas de la vision par l'enfant de la scène du coït de ses parents. Certes, un tel souvenir, et l'incompréhension qu'il peut faire naître chez l'enfant, peuvent faire partie des éléments à partir desquels il se construira sa propre figuration de la scène primitive. Mais pour jouer ce rôle de référence originare il y faut une parole, parole parfois réellement prononcée dans l'enfance et replacée en son sens des années plus tard, parole venue de la place du psychanalyste pour désigner au patient son rang dans la lignée, parole de reconnaissance du patient de tous les éléments constitutifs de la scène, brusquement reliés entre eux après un long éparpillement.

Le refoulement (c'est-à-dire la mise hors conscience par un processus inconscient et comme automatique) de tout ou partie des éléments de la scène primitive est une constante de la cure psychanalytique : la constitution de la scène primitive est une conquête. Parmi les innombrables obstacles à vaincre, je citerai : la dénégation ou la déformation du rôle du père, père exalté comme absent, comme inégal à la mère, comme incapable de la satisfaire, comme trop faible, trop fort, trop... ou pas assez ; «c'est drôle, disait un patient en riant, c'est toujours chez mes camarades qu'il y avait un père que j'aurais voulu comme père à la place du mien».

La dénégation visant la mère s'attaque inmanquablement à sa capacité ou son désir de jouissance. Sa délicatesse ou sa sensualité est blessée ou incomprise par le père ; certes, elle a eu une vie sexuelle, mais en dehors de ses maternités (si souvent déniées) qui sait si elle a eu des relations sexuelles ? «C'est dégoûtant», s'écriait une fille de dix-neuf ans

apprenant la grossesse de sa mère veuve qui venait de se remarier, l'analyse de la jeune fille mettant en évidence qu'elle n'avait accepté — apparemment — le remariage de sa mère qu'à l'abri du fantasme qu'il s'agissait d'un mariage blanc. Si la naissance d'un enfant puiné est si souvent intolérable, c'est — entre autres raisons — qu'elle force le sujet au constat douloureux que sa mère a rompu l'état de chasteté dans lequel il avait souhaité désespérément l'enfermer.

Dans d'autres cas encore, c'est d'être engendré, de faire partie d'une lignée, d'avoir des parents qui ont des parents, qui est méconnu par le sujet. «Je ne veux pas avoir d'ancêtres, écrit Freud, je veux être un ancêtre moi-même» (7). Le plus difficile de tout est d'accepter d'avoir une origine à la fois hasardeuse et nécessaire, dans un acte dont la connotation majeure est la jouissance sexuelle (quelles que soient les innombrables combinaisons positives ou négatives que ces éléments puissent emprunter).

Il faut enfin insister sur l'universalité du refoulement et de la re-construction de la scène primitive : certes, c'est le travail psychanalytique qui met au jour ce refoulement et ces constructions, mais aucune nuance pathologique ne doit leur être attachée : il ne s'agit pas de «bas-fonds», il s'agit des éléments constitutifs de la psyché.

*Marie mère toujours vierge,  
une mère idéale pour l'inconscient.  
Marie-Reine du roman familial.*

Dans cette perspective, comment s'étonner de l'accentuation sans cesse reprise, exaltée, défendue, maintenue, de la virginité de Marie, de sa mise à l'écart de la sexualité et du plaisir ? Elle représente point par point la mère idéale, rejeton des vœux de l'inconscient : elle conçoit mais sans relation sexuelle, sans désir et sans plaisir, par obéissance, c'est-à-dire sans y être pour quoi que ce soit ; elle accouche sans perdre son caractère d'entité close sur elle-même ; et surtout elle reste en tout temps vierge intacte, hors de la destinée commune, entièrement vouée à son fils dans une relation qui serait incestueuse si sa virginité ne l'assurait justement de l'impunité. Tout être humain ne cesse au fond de

confronter l'image de sa mère réelle à l'image de cette mère «idéale» dont il essaie inconsciemment de faire coïncider les traits. Étant donné que cette coïncidence n'a jamais lieu, il faut essayer de tourner — inconsciemment toujours — la difficulté.

Une des façons de se sortir de la contrainte d'avoir à se reconnaître comme issu de l'union de ses parents, est tout simplement (et c'est plus fréquent qu'on ne le croit) d'imaginer que l'on n'est pas l'enfant de ces parents-là. Le «roman familial», mis en évidence par Freud le premier, consiste pour l'enfant à s'imaginer une famille merveilleuse, princière ou royale, dont il est issu, adopté seulement par sa misérable famille réelle. Il s'accroche à cette croyance (dont il est dupe mais en même temps dont il ressent qu'elle ne résisterait pas à l'épreuve des faits) à quelque signe de reconnaissance, à quelque mot, à quelque trait physique ou psychique, dont il est évidemment le seul à connaître l'interprétation, à moins qu'il ne partage son secret avec un membre privilégié de la fratrie.

À voir le contraste entre les notations si discrètes concernant la jeune fille de Nazareth et les titres ronflants de LA VIERGE Reine des Cieux, Étoile de la mer et du matin, Porte du ciel, etc., j'ai le sentiment que les pauvres humains chrétiens, déçus de la destinée tristement soumise à la contingence qui est la leur, se sont forgés un roman familial collectif où leur est restituée leur vraie famille : «Chez nous soyez Reine», puisque notre «vraie» famille est autrement plus reluisante que notre famille apparente... Et puisqu'à cette famille royale il faut un langage à part, un vocabulaire de convenance, je rattacherai volontiers à ce fantasme l'usage qui est fait dans la littérature et la piété mariales de mots comme «fiat», «magnificat» '«stabat». A y réfléchir, n'est-il pas en effet étrange que des verbes qui à eux seuls n'ont aucun sens, détachés qu'ils sont de leur sujet et de leur complément, soient régulièrement utilisés comme des substantifs ? Ne sont-ils pas devenus en fait des mots de passe entre fils et filles de même descendance royale, parents de la même Reine prestigieuse ?

## LA BONNE ET LA MAUVAISE MÈRE

La figuration de mère idéale si bien représentée par le *semper virgo marial* n'épuise pas, vous vous en serez évidemment douté, tout ce qu'on peut dire au titre de la psy-

chanalyse des figures de la mère. Au clivage que je relevais plus haut entre une image préservée, la Mère, et une image souillée, la putain, s'opposent d'autres modalités de clivage.

## Marie et Eve

«L'image de la mère conservée intacte dans l'inconscient», suivant l'expression de Freud, image qui resurgit dans la cure projetée sur l'analyste ou déployée dans le fantasme, est loin d'être univoque. A côté de la mère objet d'une nostalgie indéfiniment renouvelée, la figure d'une mère dangereuse voire mauvaise, séductrice, avide, persécutrice (la coexistence d'une bonne et d'une mauvaise image de la mère n'est nullement le fait d'une fixation pathologique) est une des modalités de la relation fantasmatique à la mère, relation où le caractère négatif ou positif peut tour à tour prendre le pas sur l'autre. Cependant, si Marie est bien la figuration idéale de la mère suivant les vœux de l'inconscient, on ne peut pas dire que circulent à son propos beaucoup de caractéristiques négatives ! Où passe donc en cette occurrence l'ambivalence ?

Une des réponses apportées par la Tradition et la piété est le *parallélisme* établi entre Marie et Eve. Tout se passe comme si, à tous les attributs positifs de la figure de Marie devaient nécessairement répondre les attributs négatifs de la figure d'Eve. Non pas d'abord pour diminuer Eve, mais pour s'assurer que nulle faille, nulle petitesse ou faiblesse ne viendra ternir l'image de Marie. Ce processus qui consiste à se choisir un support de projections négatives pour isoler et préserver l'image d'une mère — ou du substitut d'une mère — qui doit rester intouchable, est courant dans le travail psychanalytique.

Parfois, le dédoublement de l'image positive et négative se fait successivement ou simultanément sur deux figures choisies pour représenter la mère : par exemple nourrice, professeur, institutrice, gouvernante, grand-mère, seront porteuses de l'image maternelle positive ou négative, alors que la «vraie» mère véhiculera l'image inverse : l'essentiel est que le clivage soit maintenu. Parfois tout le travail analytique consiste à déloger ces images solidement accrochées à leur support et à relativiser leur positivité et leur négativité respective. Que de «mères-adorables» sont ainsi devenues au fil de l'analyse des femmes, comme les autres, tout simplement... Ainsi me le disait une patiente à la fin de sa cure : «Au fond, dans mon analyse, ma grand-mère est la grande perdante et ma mère la gagnante».

Je n'ai pas besoin de dire que ce clivage — dont on peut comprendre les raisons incons-

cientes — entre les deux figures négative et positive de la Mère ne justifie en aucune manière à mes yeux la malédiction qui pèse sur les filles d'Eve et leur perversité.

## Ce n'est pas la mère qui est mauvaise, c'est nous.

### *A Mère parfaite, fils pécheurs*

Il est une autre façon de préserver la bonne image de la mère, peut-être plus difficile à appréhender en dehors de l'expérience analytique, moins aisément figurable mais plus profondément ancrée dans la psyché, c'est celle qui consiste à lier organiquement, aussi solidement que les deux composantes d'une force, la perfection intacte de l'une (la mère) et l'imperfection pécheresse de l'autre (le fils, la fille). Autrement dit : pas de Marie-conque-sans-péché sans «priez pour nous pauvres pécheurs». L'ambivalence éventuelle envers une mère dont les figures seraient susceptibles de varier, d'être plus ou moins bonnes ou parfaites, s'évanouit alors : c'est Elle qui est toute-bonne et moi (fille ou fils) qui est tout(e) mauvais(e). On fait l'économie d'avoir à relativiser la mère en prenant tout le mal sur soi.

### *Le lien indestructible de la culpabilité*

Croyez-moi, une fois cette position occupée, il est fort difficile d'en faire déloger la patiente ou le patient : car entre celle qui est parfaite et celui ou celle qui n'est qu'imperfection se noue un des liens les plus forts de toute l'économie psychique, la culpabilité. «Pourquoi vous en voudrais-je ? Vous ne m'avez rien fait ? C'est moi qui suis agressif (agressive), c'est de ma faute si je ne parle pas, si ce que je dis est si peu intéressant que vous ne pouvez rien en faire... ». Inlassablement dans la cure, le patient, la patiente, se place ainsi en position de coupable, d'accusé inlassablement soumis au jugement présumé, attendu, du psychanalyste. Le sentiment de malaise que connote la culpabilité peut être levé par l'intervention du psychanalyste (même si cette intervention désigne effectivement le patient comme sujet de sa «faute»), mais en tout état de cause, le patient se précipitera sur son prochain manquement (réel ou imaginaire) pour ré-instituer les coordonnées de la situation : il faut qu'il y ait un coupable, et cette culpabilité crée un lien entre celui qui se déclare tel et l'autre présumé indemne de sa faute.

Ce lien, les patients acceptent difficilement d'y renoncer pour des raisons extrêmement complexes que je ne peux analyser ici (8), mais où un des éléments en cause est certainement que celui qui clame sa culpabilité est — paradoxalement — maître de la situation : soit le psychanalyste nie sa faute et le patient, dépossédé, entreprend de vous en prouver la gravité, soit on le reconnaît comme sujet de sa faute et il y trouve une identité à laquelle il ne saurait renoncer. Comme le dit une patiente : « Il me semble que je n'ai pas le droit de venir à ma séance si je n'ai pas commis telle faute professionnelle. Il me semble que si j'ai fait ce que j'avais à faire, je n'aurai pas le droit de vous parler ».

*La mère avocate est liée aux enfants criminels.*

Le caractère de perfection intouchable de Marie en fait le support idéal de cette relation où son impeccabilité met par définition celui ou celle qui s'adresse à elle dans la position du pauvre pécheur. Certes, Marie n'occupe pas, par rapport à ce que je disais de la situation analytique, la place du juge. Mais

la place d'avocate n'en est pas éloignée : elle subsume en tout cas la faute. De toutes façons, ne faut-il pas, comme le dit la prière (« Souvenez-vous... ») gémir sous le poids de ses péchés pour s'assurer des suffrages de la très douce Vierge ? Ne faut-il pas (« Salve Regina ») se regrouper derrière la bannière des enfants d'Eve — bizarrement déclarés exilés sur la terre que leur a pourtant donné en partage le Créateur — pour que l'Avocate tourne vers eux ses regards miséricordieux ? Par le rappel de la faute originelle inaugurée par Eve, s'exalte la lumière intacte de la Mère de miséricorde. Par ailleurs, n'oublions pas les milliers de voix qui se sont élevées pour chanter le « Salve Regina » à l'heure de Complies, heure dangereuse où l'adversaire rôde entre chien et loup. Si, comme le dit l'hymne ambrosienne, il faut implorer « pour que s'éloignent les songes et les fantasmes de la nuit afin qu'ils ne souillent pas les corps » (Procul recedant somnia — Et noctium phantasmata — Hostemque nostrum comprime — Ne pollutantur corpora), de quoi la Vierge immaculée n'aura-t-elle pas à délivrer ses implorantes et implorateurs sinon de culpabilité masturbatoire ?

## DIVERGENCES — CONVERGENCE

*Les figures de Marie ne sont ni discréditées ni justifiées du fait qu'elles sont le support des vœux de l'inconscient.*

Les figures de Marie, *mère idéale* à jamais vouée à son fils par sa virginité, *mère sacrée* qui rejette à l'extérieur la figure souillée de la putain, *mère toujours vierge* qui comble les rêves œdipiens de n'avoir pas à s'originer dans une scène sexuelle, *mère parfaite* propre à justifier tous les clivages entre les figures maternelles bienveillantes et terribles, toutes ces figures, j'espère l'avoir montré, sont des supports de choix des vœux de l'inconscient. Est-ce à dire que ces titres mariaux sont ipso facto discrédités à cause de leur coïncidence avec ces vœux inconscients ? Cela reviendrait à dire que de comprendre les motivations inconscientes de n'importe quelle entreprise humaine discrédite cette entreprise, ou cela reviendrait à dire qu'il est pathologique d'avoir un inconscient. Cependant le fait de comprendre le pourquoi des attributions faites à Marie ne les justifie pas non plus ipso facto. Ce n'est pas parce qu'un fantasme a un sens qu'il ne peut avoir, à l'occasion, des effets meurtriers.

*Compréhensions.*

S'agissant, dans la démarche de foi comme dans le labeur psychanalytique, de se construire une mémoire à partir d'événements fondateurs enracinés dans une parole reconnue comme originale, il me semble que je dois maintenant vous dire comment la mémoire de Marie se constitue pour moi.

A considérer les principaux points de repère de l'histoire de la théologie mariale depuis Ephèse jusqu'à l'Immaculée Conception, il me semble que je peux comprendre certaines affirmations dogmatiques, sinon les faire miennes : mais déjà de leur découvrir un sens de l'intérieur du discours théologique, ce n'est pas sans importance. Pour reprendre la si heureuse expression de Charles Perrot (9), il y a dans les premières formulations théologiques concernant Marie une « rétroaction », c'est-à-dire qu'à une époque bien déterminée, séparée du temps des Écritures, on élabore un nouveau discours, réinterprétation du message scripturaire destinée à faire sens à cette époque et pour cette époque.

Je comprends ainsi, par exemple, que le

titre de *theotokos* soit un titre christocentrique destiné à faire front devant le double danger docète (et l'humanité du Christ s'évanouit) et nestorien (et la divinité du Christ est niée) : le titre de Mère de Dieu répond à cette double interrogation. Je peux comprendre aussi l'immense bataille autour de la relation de Marie avec le péché originel et avec la mort, bataille liée, comme le montre si bien K. Børessen, à l'anthropologie médiévale concernant la transmission de la tache originelle, les théories biologiques et psychologiques sous-jacentes de la conception, de la corruption et de la mort. Cette compréhension, pour parcellaire, minuscule qu'elle soit, me donne une image plus vivante, plus nourrie, des principales élaborations dogmatiques concernant Marie.

### *Incompréhensions ou refus*

Encore faut-il savoir sur quels présupposés théologiques repose cette dogmatique, dont les affirmations ne peuvent pas être innocentes. La place donnée dans ces présupposés à la double nature du Christ, au péché originel et au péché «actuel» (en particulier au péché lié à l'exercice de la sexualité), la suréminence des notions de rachat et de sacrifice dans le salut, tout cela forme un ensemble absolument cohérent où les titres donnés à Marie s'introduisent comme les dernières pièces d'un puzzle finissant l'image. Si vous commencez à retirer une pièce ou l'autre, tout l'édifice s'écroule. S'il fallait s'en tenir à cela, je dois vous dire que cette histoire n'est pas mon histoire, que je ne vois pas en quoi elle me concerne. Mais cela n'est après tout que mon «opinion» personnelle.

En revanche, ce qui n'est pas de mon opinion mais qui est un fait de lecture, c'est le contraste saisissant entre le volume des affirmations traditionnelles concernant Marie et la place qui lui est faite dans l'Écriture, place tellement modeste (au moins quantitativement), même si on se livre au malhonnête patchwork qui consiste à mettre bout à bout tout ce qui concerne Marie, de Galates 4,4 à Apocalypse 12. C'est volontiers dans cet écrit que je verrais s'engouffrer toutes les «bonnes raisons» inconscientes dont j'ai essayé de cerner quelques traits. Si ces bonnes raisons n'expliquent pas cet écart, elles donnent en tout cas un sens au succès qu'ont remporté les figures de Marie dont j'ai parlé.

## Retour aux deux premiers chapitres de Luc. Constitution d'une mémoire

Ceci dit, la lecture «négative» ne m'intéresse pas ; ce n'est d'ailleurs pas de la lecture. Revenant, pour tenter d'y voir plus clair, vers les deux premiers chapitres de Luc, j'ai eu la joie d'être accompagné dans ma relecture par l'étude sémiotique qu'en a faite Agnès Gueuret (10). Il faut faire avec elle le travail que je ne peux résumer. Entre autres découvertes, son étude la conduit, autant par l'analyse de la structure interne du texte que par le retour aux différentes attestations manuscrites, à lire ainsi le verset 46a du chapitre 1, qui introduit le Magnificat : Au lieu de «Alors Marie dit...», A. Gueuret lit : «Alors elle dit», le «elle» ayant de bonnes probabilités d'être placé plutôt dans la bouche d'Elizabeth que dans celle de Marie.

Cette analyse n'est qu'une partie – j'allais dire mineure ! – de son travail de confrontation entre les destinées parallèles et divergentes de Jean, Elizabeth et Zacharie d'une part, de Jésus, Marie et Joseph, de l'autre. Il ressort clairement que cette confrontation est toute entière tendue vers une seule finalité : donner à l'image de l'enfant qui sera Jésus la prééminence sur l'enfant qui sera Jean. Les attributs de Jean qualifient davantage son action, ceux de Jésus le qualifiant davantage dans l'être.

Si Marie est qualifiée comme «pleine de grâce» (1,28 littéralement : «toi qui a la faveur de Dieu») comme le sera plus tard son fils (2,40 : «et la faveur de Dieu était sur lui» 2,52 : «et il grandissait en faveur auprès de Dieu»), c'est bien d'abord pour dire quelque chose de son fils, de même que sa conception par l'Esprit est le signe de ce que sera le destin de son fils. Au moment décisif d'acceptation du contrat qui lui est proposé, elle s'inscrit certes comme sujet du désir d'enfanter, mais l'essentiel de sa position réside dans sa reconnaissance «*que le sujet du faire dans cette performance, c'est le Seigneur*» (comme le dit A. Gueuret, qui emploie ici le mot *performance* au sens sémiotique du terme d'acte accompli).

Nommée Marie au moment de la visite de l'Ange et jusqu'aux paroles de Symeon, elle deviendra un «des parents» qui allaient chaque année à Jérusalem, puis «sa mère» au Temple. La situation qu'elle occupe deviendra peu à peu, comme le montre incontestablement l'analyse sémiotique, *la place qu'aura le peuple*, car le peuple lui aussi



(1,66: «tous ceux qui les apprirent (ces événements) ils les retinrent dans leur cœur») garde la mémoire que Marie est dite avoir eue (2,19). Le peuple lui aussi garde les traces des «rhêmata», des événements ou des paroles, admirable amphibologie grecque qui rejoint le cœur de l'expérience analytique ou aucun événement ne peut advenir sans naître d'une parole.

Dans cette perspective d'un éventuel glissement du rôle des protagonistes dans l'Évènement, que ce soit Marie qui laisse la

place à Élisabeth pour glorifier le Seigneur, ou au Peuple pour devenir le dépositaire de la mémoire, qu'est-ce qui compte ? Ce qui compte, c'est un «programme» qui est d'ailleurs tout le programme de Luc : tendre à faire reconnaître et accepter, somme toute à faire croire, une action du Seigneur dans un bouleversement des valeurs établies qui font pressentir l'advenue d'une nouvelle histoire.

Et si c'était la nôtre ?

Dominique Stein

- (1) J. POHIER, La paternité de Dieu, in *Au nom du Père*, Paris, Le Cerf, 1972, p. 115.
- (2) A. ROUET, *Marie*, Paris, Le Centurion, 1975, p. 56.
- (3) K. BØRRESEN, *Anthropologie médiévale et Théologie mariale*, Oslo, Universitetsforlaget, 1971.
- (4) R. LAURENTIN, *Court traité sur la Vierge Marie*, 5ème édition, Paris, Lethielleux, 1968, p. 11.
- (5) A. ROUET, *op. cit.* pp. 116-117.
- (6) S. FREUD, Contributions à la psychologie de la vie amoureuse, in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969, pp. 47-80.
- (7) Du moins est-ce là, avec juste raison me semble-t-il, le vœu que Conrad STEIN déchiffre après une longue interprétation dans le contenu manifeste du rêve fait par Freud : «Il est ridicule d'être fier de ses ancêtres. Je préfère être moi-même un ancêtre, un aïeul». Cf. Conrad STEIN, *Le père mortel et le père immortel*, fragments d'un commentaire de «L'interprétation des rêves» de Sigmund Freud, in *L'inconscient* (Paris, P.U.F.) N° 5, Janvier-Mars 1968, p.100.
- (8) On se reportera à Conrad STEIN, *L'enfant imaginaire*, Paris, Denoël, 1971, particulièrement au chapitre sur le jugement du psychanalyste, pp. 59-75.
- (9) Charles PERROT, *Jésus et l'histoire*, Paris, Desclée, 1979, pp.69-73.
- (10) Cette étude sera publiée en 1982 par les éditions du Cerf (Paris) dans leur collection «Lectio Divina».

# MAGNIFICAT DE JOSEPH

Comment parler évangéliquement de Marie sans parler de Joseph, son époux, qui lui aussi à répondu fiat à l'ange de l'annonciation.

Comment mieux parler de lui que de prier avec lui un magnificat.

Seigneur, je te rends grâce d'avoir brisé mon orgueil et désarmé ma colère. Cet enfant ce n'est pas comme cela que je l'attendais. J'ai failli en vouloir à Marie. Tu m'as fait comprendre qu'elle t'appartenait avant de m'appartenir et que c'est toi qui permettait à ses entrailles de porter du fruit. Peu importe si mes propres entrailles n'en porte pas. Tu me fais un cadeau tellement plus beau.

Oui j'accepte d'être l'époux de Marie et le père de l'enfant.

L'époux, pas le maître. Qu'elle soit mon épouse et non ma servante, car c'est de toi qu'elle veut être la servante.

Le père, pas le patron. Qu'il soit ton fils avant le mien, avant d'être notre enfant à tous deux. Je ne veux pas en faire mon successeur puisque tu l'appelles à une plus haute mission. Que sa mère et moi sachions l'aider à grandir en stature, en sagesse et en grâce.

Je te rends grâce de m'avoir fait comprendre que je ne serais vraiment époux, vraiment père que dans la mesure où je renoncerais à être patriarche.

Apprends moi à les aimer tous deux, à nous aimer Marie et moi, à aimer vraiment l'enfant, à devenir une famille sainte.

Donne moi et à Marie l'éternelle jeunesse du cœur et de l'esprit. Que nous te découvriions chaque jour davantage, mais comme des enfants encore vierges qui s'émerveillent de découvrir l'amour.

Et qu'en souvenir de ce que tu as fait pour nous, toutes les générations de fils et de fille apprennent à voir en tout enfant, même en celui qu'on n'a pas engendré, même en celui qui n'a pas de père, même en celui qui n'a plus de mère, un don de l'Esprit Saint.

Françoise Alexandre

# Les évêques tiennent un nouveau langage

Un ton nouveau est perceptible dans le document sur «Les questions concernant la place de la femme dans l'Église et dans la société» que vient de publier l'épiscopat de l'Allemagne Fédérale. La nouveauté de ce message ne doit pas, bien sûr, être mesurée à l'aune de la réalité sociale ni à celle de la mentalité dominante ; mais quand on songe au milieu ecclésiastique de ses auteurs et aux idées qui y ont cours, on est surpris d'y trouver des accents qui témoignent d'une évolution non négligeable.

Le document part de l'affirmation de l'égalité fondamentale de l'homme et de la femme, et les qualités et rôles stéréotypés qui étaient jusqu'ici attribués à chacun d'eux sont reconnus comme «problématiques» et comme des carcans qui empêchent souvent le déploiement des multiples facultés de la personne humaine. Ainsi envisagés, la femme et l'homme ne peuvent s'épanouir et s'accomplir que dans le partenariat. Les évêques constatent que les femmes «conscientes de leurs dons et capacités équivalentes, attendent d'être traitées comme partenaires dans la vie professionnelle, dans les responsabilités politiques, dans la société en général ainsi que dans l'Église». Ils ont l'honnêteté de reconnaître que dans le milieu ecclésiastique «leur activité reçoit encore souvent, de la part de nombreux membres de la communauté et de prêtres un moindre reconnaissance que celle des hommes», et que les femmes célibataires «trouvent dans la société et dans l'Église encore trop peu de cette reconnaissance et de ce respect qui leur revient aussi bien qu'aux femmes et hommes mariés. Elles aussi ont besoin de ce partenariat qui

leur ouvre, dans la vie professionnelle par exemple, les mêmes chances et les mêmes possibilités d'épanouissement qui sont données aux hommes».

## Obstacles incontournables

Mais après ces excellentes prémisses les évêques ne poussent pas l'audace jusqu'à en tirer toutes les conséquences lorsqu'il s'agit de l'accès aux ministères ordonnés. Sur ce point, ils se bornent à citer, sans autre commentaire, le refus catégorique exprimé par le Vatican dans le document «Inter Insigniores» de 1976 dont la fermeté de la détermination égale la faiblesse de l'argumentation. Il en va de même pour ce qui est de l'accès des femmes au diaconat ordonné, en faveur duquel l'épiscopat allemand était intervenu officiellement à Rome, sans recevoir jusqu'ici la moindre réponse ; devant ce silence, on peut déceler une petite note (involontairement ?) critique lorsqu'il constate que «cette question nécessite une discussion plus poussée».

Quoiqu'il en soit, si les évêques allemands s'arrêtent obséquieusement devant les obstacles qu'ils jugent incontournables, le nouveau langage dénote une incontestable évolution des esprits qu'on peut considérer comme un progrès. Reste à savoir si le document constitue pour la majorité des évêques — qui d'après «Publik Forum», ne l'ont pas voté dans l'enthousiasme — un compromis plus ou moins définitif avec une opinion publique qui les devance considérablement, ou s'il est, par contre, une étape dans une évolution qui n'est pas terminée.

# Les femmes et le changement

*Le Bulletin Pro Mundi Vita publie, dans son numéro 85 d'avril 1981 les travaux d'un symposium qu'il a organisé sur le thème «Les religions, agents transnationaux du changement», le changement étant, en gros, compris comme le dépassement des barrières religieuses socio-culturelles ainsi que la recherche d'une nouvelle identité sans abandonner les valeurs essentielles. Dans ce «laboratoire d'espérance» qui constituait ce symposium, la question des femmes ne pouvait pas ne pas être posée. Les conclusions du symposium sur ce point semblent pertinentes aussi bien par les critiques qu'elles expriment que par les possibilités d'ouverture qu'elles décèlent.*

La crédibilité des religions en tant qu'agents internationaux de changement est gravement atteinte par leur attitude envers les femmes. Le langage des religions reste sexiste. A quelques exceptions près, les femmes sont absentes de tous les niveaux de participation au pouvoir. Souvent les mouvements séculiers et les États sont ici beaucoup plus actifs que les religions et les Églises. Quelle est, par exemple, le poids des quelque 50 000 religieuses en Inde, comparé à celui des quelque 10 000 prêtres et frères. Sans mentionner les femmes laïques souvent totalement réduites au silence ? Pourquoi les Églises européennes restent-elles si peu sensibilisées (beaucoup moins qu'aux États-Unis) aux questions concernant la femme dans l'Église et dans la société ? Aux États-Unis, il y a plus de femmes que d'hom-

mes ayant des diplômes universitaires de théologie ; dans certains quartiers de Rio de Janeiro, il y a plus de sœurs curés que de prêtres curés, et des théologiens brésiliens n'hésitent pas à parler du visage féminin de Dieu. Mais en général, la «conversion» à une authentique acceptation de la femme n'a pas eu lieu. Quand l'Église masculine confessera-t-elle les atrocités commises, aussi par elle-même, contre les femmes et, en bénissant les armées, contre les mères ?

Ici aussi de courageux laboratoires d'espérance sont nécessaires, où l'avenir sera préparé par la protestation pour un aujourd'hui différent. Ici aussi des stratégies («de grignotage») sont à élaborer pour arriver, entre autres, à conscientiser les femmes elles-mêmes.

PRO MUNDI VITA  
6, rue de la limite, B1030 Bruxelles



Où conduit l'exaltation de la maternité...

(Sudd-Ztg)

# La communauté ecclésiale des femmes et des hommes

*En complément de nos articles relatant le colloque international sur le thème de la «communauté des femmes et des hommes dans l'Église», organisé par le Conseil Eucuménique des Églises à Sheffield en juillet dernier (voir le numéro 6, pp. 7-12), voici le résumé officiel du rapport de ce colloque tel qu'il a été présenté au Comité Central du COE, réuni à Dresde (RDA) du 16 au 26 août. Les participants au colloque de Sheffield ayant demandé que ses conclusions soient transmises par le COE au 300 églises-membres, le Comité Central, après de longues discussions, a finalement chargé le secrétaire général de les leur transmettre, accompagnés d'un commentaire reflétant les opinions — pas toutes sans réticences — qui furent exprimées à Dresde.*

**Écriture et communauté nouvelle.** — On reconnaît que «les textes bibliques ont souvent été déformés pour perpétuer l'injustice sociale afin de justifier et renforcer l'oppression dans des contextes entièrement différents de ceux dans lesquels ces textes furent écrits». Il est donc aujourd'hui nécessaire de dépasser une conception trop rigide et étroite de l'ecclésiologie, tout en se souvenant que «l'interprétation biblique est une tâche confiée au peuple de Dieu tout entier et qu'elle n'est pas seulement l'affaire des élites ou des spécialistes».

En donnant aux femmes la possibilité d'accéder à ce domaine, le colloque de Sheffield introduit une dimension nouvelle à la discussion car, c'est un fait, les hommes ont dominé l'interprétation (et la traduction) biblique depuis des siècles. L'Écriture peut être ainsi réinterprétée par l'Écriture elle-même dans le sens de la communauté universelle afin de transcender «les présupposés inconscients que nous introduisons dans la Bible, ainsi que des perceptions des femmes et des hommes d'autres races, d'autres classes, d'autres conditions».

**Justice et liberté dans la communauté nouvelle.** — Les combats pour la justice ont une même racine. Structures sociales et attitudes psychologiques aboutissent souvent à un triangle démoniaque dont les trois angles ont pour nom : racisme, sexisme et «classisme» (oppression due à la différence de classe), et sont des manifestations à la fois personnelles et collectives du péché».

En cherchant à distinguer les liens qui

existent entre les diverses formes de domination, le colloque de Sheffield a relevé un exemple douloureusement concret : le tourisme international et son réseau mondial d'exploitation par la prostitution. Selon un rapport de la Thaïlande, par exemple, des milliers de jeunes filles se prostituent dans des salons de massage par ignorance et pour échapper à la misère ambiante. «La prétendue modernisation de la Thaïlande a fait de Bangkok un rendez-vous d'affaires internationales du lit...»

**L'identité dans la communauté nouvelle.** — L'identité est une question qui touche à l'essence même de l'être et du faire de la femme, qui a eu trop tendance à se laisser définir par les hommes. A Sheffield, on a envisagé, à partir de témoignages de vie, «une communauté de femmes et d'hommes qui célèbre le caractère particulier de chaque personne, homme ou femme, tout en soutenant de nouveaux modèles d'indépendance et de réciprocité».

Il est donc urgent, dans l'Église et la société, de reconsidérer les rôles pour trouver de nouvelles formes de relations et de vie. Hommes et femmes doivent redéfinir à l'avenir leur propre identité : «Il y a une femme qui est fatiguée de feindre la faiblesse quand elle sait qu'elle est forte, et il y a un homme qui est fatigué de paraître fort quand il se sent vulnérable... Il y a une femme qui est fatiguée d'être définie comme émotive, et il y a un homme à qui l'on refuse le droit aux larmes et à la tendresse...»

## INTERNATIONAL

### Le Conseil pour les Laïcs et les femmes

L'assemblée plénière du Conseil pour les Laïcs s'est tenue à Rome du 1er au 7 octobre sur le thème : «La présence évangélicatrice des laïcs dans différentes sphères de la vie de la société». En ce qui concerne les travaux futurs, il a été décidé que le Conseil organisera à l'automne 1982 une rencontre sur le thème «Hommes et femmes dans l'Église et dans la société» avec des représentantes de l'Union Mondiale des Organisations Féminines Catholiques (UMOFC) et des experts en différentes disciplines. Le Conseil continuera le dialogue, dans ce domaine, avec le Conseil Oecuménique des Églises.

(Osservatore Romano, 19-10-81)

## ARGENTINE

### Projet sur les femmes

Mabel de Filippini, directrice du Centre d'études chrétiennes de Buenos-Aires, et Mary Hunt (théologienne américaine travaillant à l'Institut Oecuménique de Buenos-Aires) ont lancé un «Projet sur les femmes» qui se propose d'abord de rassembler des ressources bibliographiques sur les femmes dans l'Église, ensuite de constituer un fichier des différents groupes, publications et projets qui existent sur le sujet, pour constituer ainsi un réseau de femmes luttant pour la justice, et enfin de promouvoir des groupes de réflexion, à l'aide du matériel rassemblé, dans les différentes dénominations et paroisses du pays, afin de développer la prise de conscience et l'influence des femmes argentines. «Le travail du féminisme international est un travail à long terme», nous écrivent-elles. «Nous espérons que vous vous sentirez parfaitement libre de nous consulter pour des informations ou des sources, dans un avenir proche. Pour l'instant, merci de bien vouloir prendre notre requête en considération et de nous envoyer du matériel. Mais plus que tout, nous vous remercions pour le bon travail que vous accomplissez et qui nous a inspiré pour commencer le nôtre». En leur souhaitant tout le succès que mérite leur initiative, c'est bien volontiers que nous transmettons leur demande à tous

celles et ceux qui sont susceptibles de les aider.

(Centro de Estudios Cristianos, Parana 489, Piso 2, Oficina 9, 1017 Buenos-Aires).

## CANADA

### Religieuses et promotion féminines

Les Supérieures Majeures du Canada viennent de publier un *Répertoire des contributions à la promotion de la femme des communautés religieuses francophones du Canada*. Au-delà d'une nomenclature utile des services que peuvent offrir les différentes congrégations et maisons religieuses à la promotion féminine, c'est une preuve de la participation des religieuses à cette cause. Réunies en juin à Montréal, les Supérieures Majeures ont en outre décidé pour cette année :

- «dans un esprit de justice évangélique,
- de poursuivre le travail de sensibilisation de nos communautés aux conditions de vie des femmes,
- d'apporter une attention particulière aux femmes en situation de transition,
- de susciter et d'encourager les engagements selon les possibilités et préoccupations de chacune».

Les Supérieures Majeures poursuivent depuis plusieurs années un travail d'approfondissement théologique auquel est associé une théologienne très au courant des questions qui touchent les femmes et les nouvelles formes de vie communautaire, Elisabeth Lacelle, professeur à Ottawa.

### Ordination des femmes

Un groupe canadien anglophone s'est constitué pour commencer une action collective en faveur de l'ordination des femmes. Il porte le nom de *The Canadian Catholics for Women's Ordination (CCWO)*, se structure à l'échelle nationale, organise des groupes locaux «pour éduquer, témoigner et répondre aux besoins et aux talents des femmes». Il est en rapport bien sûr avec le groupe américain Women's Ordination Conference (WOC) et s'associera à la troisième conférence internationale que ce groupe projette de tenir à Cleveland du 8 au 11 octobre 1982. (CCWO, Bernie McMahon, 576 Tretheway Drive, Apartment 15, Toronto, Ontario M6M4C2, Canada).

## U.S.A.

## L'anti-sexisme a eu gain de cause

La Croix du 21 novembre nous signale que les évêques américains ont reçu un message de Jean-Paul II leur donnant son accord pour la suppression de termes sexistes dans la messe en anglais. Ainsi, désormais, au moment de l'élévation, le prêtre ne dira plus : « Mon sang sera versé pour vous et pour tous les hommes, en rémission des péchés » mais « Mon sang sera versé pour vous et pour tous... ».

## Dialogue femmes-évêques

Des délégué/e/s de la Conférence Épiscopale Américaine (NCCB) et de la Conférence pour l'Ordination des Femmes (WOC) forment une commission de dialogue, qui a envoyé le 28 mai dernier à tous les évêques un rapport provisoire. Si celui-ci note que le magistère a « étudié et rappelé la tradition qui exclut les femmes de l'ordination sacerdotale » il prend acte également que « la question de l'ordination des femmes continue à être un sujet dont on débat ouvertement dans l'Église et dans le monde. Le premier point à étudier est donc de savoir si la question doit être considérée comme définitivement tranchée ou comme ouverte et requérant des études plus poussées ».

Le rapport reconnaît en outre que les catholiques ne sont pas unanimes sur la participation des femmes à l'Église : « Alors que le magistère s'est prononcé différemment, certains théologiens en sont arrivés à admettre la pleine participation des femmes, plus particulièrement les théologiens influencés par Vatican II. L'Association Biblique Internationale (Organe de la Curie) a affirmé son point de vue selon lequel, en se basant sur l'exégèse du N.T., il n'y a pas de réel empêchement au ministère sacerdotal des femmes. Quant aux femmes, suite à différentes expériences, elles sont divisées, elles-aussi. À partir de ces débats, nous constatons que des recherches plus poussées, portant sur les causes de divergences, sont nécessaires ».

« Il faut que l'information, les connaissances et l'expérience soient mieux partagées entre les divers secteurs de l'Église : les femmes, les pasteurs, les évêques, les théologiens et théologiennes et les exégètes. Ce n'est que

lorsqu'un meilleur dialogue se sera établi entre ces différentes personnes, qui représentent des spécialisations et des expériences différentes, que seront réunies les conditions pour un authentique « sensus fidelium » en ce qui concerne la question de la pleine participation des femmes à l'Église et à la société ».

Les femmes : « Se réappropriier l'Église »  
(To take back the Church)

Le 15 novembre, 300 personnes représentant 25 états des USA ont répondu à l'appel de la WOC pour une marche symbolique faisant sept fois le tour de l'hôtel Capitol-Hilton à Washington où étaient réunis les évêques en conférence nationale. « Cette action est dans la ligne de ce que WOC fait depuis ses débuts », avait annoncé celle-ci : « rassembler les voix puissantes du peuple... qui disent que l'Église, dans son sexisme, devient intolérable pour les femmes... Nous faisons ce qu'elle-même nous a appris à faire : dénoncer les injustices et, aujourd'hui, nous voyons cette injustice dans l'Église elle-même ».

La presse a, du reste, donné des échos favorables à cette manifestation parlante et bien construite dans un souci de conscientisation, comme on sait le faire aux USA. La marche s'est arrêtée trois fois. Premier arrêt : *Le sexisme est un péché*. Deuxième : *Une exclusive représentation d'un image mâle de Dieu est une aliénation pour les femmes*. Troisième arrêt : *L'exclusion des femmes des ministères nuit à toute l'Église*.

Dans un communiqué de presse préalable, la WOC expliquait le sens de son action, résumé dans la formule : *Se réappropriier l'Église*. Traduction francophone malaisée certes... mais on perçoit la maturation des objectifs du groupe. Au delà de la demande de ministère pour les femmes, il s'agit pour elles de témoigner et d'exercer leur témoignage jusqu'à manifester qu'elles sont pleinement parties prenantes de l'Église : « En tant que femmes, nous sommes faites à l'image et à la ressemblance de Dieu. En tant que femmes nous sommes l'Église ». La WOC « réclame la justice pour les femmes dans les structures institutionnelles de l'Église. Elle croit fermement que l'Évangile exige un renversement des aliénations et limitations imposées aux femmes par les struc-

tures de l'Église actuelle». Et la WOC veut rompre avec le processus que nous-mêmes dénonçons par ailleurs (cf Témoignages) ; elle refuse que le rejet des femmes par l'Église institutionnelle conduise celle-ci à quitter l'Église sur la pointe des pieds... Elle veut «rassembler ses membres et ses ami/e/s pour marcher et célébrer un effort commun et indomptable» sous le signe d'une ré-appropriation de l'Église par les femmes, pour leur pleine participation au témoignage de la foi et de la justice dans tous leurs rapports communs. Nous donnerons dans un prochain numéro une présentation plus ample des thèmes de leur 3ème Conférence Internationale qui se tiendra à Cleveland du 8 au 10 octobre 1982. (WOC, 34 Monica street, Rochester, New-York 14619).

## PAYS-BAS

### Projet «Femme et Église»

L'épiscopat néerlandais a décidé la constitution du projet «Femme et Église», dont l'exécution avait été confiée en 1977 à un groupe de travail spécial qui a publié un rapport intérimaire de ses travaux au début de cette année (Voir Bulletin Femmes et Hommes dans l'Église, N° 4 p.23). Le groupe de travail va être élargi pour devenir plus représentatif de l'ensemble de la communauté des fidèles. Son rapport fera l'objet d'une étude approfondie de la conférence épiscopale. Dans quelques-uns des diocèses hollandais une étude sera entreprise de l'activité actuelle des femmes dans l'Église et des responsabilités nouvelles qui pourraient leur être confiées.

## FRANCE

### Lettre des prêtres mariés aux évêques

Des prêtres mariés de plusieurs régions de France ont demandé à l'Église de France de ne plus les ignorer et de «manifester les signes d'un nouveau visage», à la veille de l'assemblée plénière des évêques de France qui s'est tenue à Lourdes du 26 au 31 octobre. Dans une lettre adressée aux évêques de ces régions, les «prêtres en foyer» d'Ile-de-France, de Marseille, de Provence, de Bourgogne et de Rhône-Alpes estiment que pour mieux réfléchir aux «perspectives missionnaires de l'Église de France», thème général de l'assemblée des évêques, ceux-ci devraient notamment privilégier les objectifs suivants. D'abord «Reconnaître la place de la femme comme être humain responsable au même plan et à égalité avec l'homme, dans le foyer, la société et l'Église». Ensuite «partager la vie des gens qui travaillent», favoriser les communautés qui veulent «écouter la parole et témoigner l'amour», et enfin être «témoins réels de la réconciliation et de l'unité».

## ANGLETERRE

### Église anglicane : des femmes diacones

Le Synode Général de l'Église anglicane d'Angleterre a décidé que les femmes pourront désormais être ordonnées diacones. Il leur ouvre ainsi pour la première fois l'accès à un ministère ordonné. Pour certains observateurs c'est là un premier pas vers l'admission des femmes au sacerdoce, ce à quoi l'Église d'Angleterre se refusait jusqu'à présent pour des raisons œcuméniques.

(La Croix, 24-11-1981)



**Commencement de réponse**

Si toutes les femmes n'ont pas de père, de mari ou d'enfants, elles ont toutes eu une mère. C'est à partir de la découverte de son propre rapport à sa mère qu'une femme saura comment elle est conditionnée. Et comment à son tour, elle élève ses enfants : *en filles, en garçons.*

Y-aurait-il un « commencement de réponse » aux questions relatives à la femme dans la société et, par conséquent, dans l'Église ?

Dans une matinée de réflexion, mes enfants — filles, fils, gendres, bru — ont avancé autant qu'ils m'ont fait avancer, moi leur mère : n'ont-ils pas décelé comment eux-mêmes s'approprièrent à établir les schémas classiques, d'une éducation pour fille, d'une autre pour garçon. Et le danger de l'absence du père leur est apparu, quoique leurs femmes travaillent et qu'ils « aident à la maison ». Tous ont été très honnêtes.

Et du fait que j'étais à l'origine de la recherche, ils se sont remis en cause, tout naturellement, pour n'avoir pas à retransmettre aux leurs mes erreurs passées, dont

mes trois enfants ont fait les frais. Moins sans doute avec mon fils, car le problème « mère-garçon » est à l'étude depuis longtemps mais nous remarquons qu'on commence à peine à se pencher sur celui « mère-fille ».

Nouvelle mère, nouveau père du nouveau chrétien, et la foi serait vécue selon l'Évangile de Jésus Ressuscité.

D'ici là, ne nous trompons pas d'adversaire, il est en chacun de nous, femme et homme.

G.L., Anglet

**Information ouverte**

Grand merci pour l'envoi du dernier numéro du Bulletin « Femmes et Hommes dans l'Église ». Enfin une information ouverte à toutes les idées et désirs qui se font jour partout où les hommes et les femmes veulent vivre leur foi, c'est-à-dire en partenaires et non plus en subordonnés.

A.K. Yzeure

**ATTENTION !**

Ce numéro est le dernier de l'année 1981. Puisque tous les abonnements débutent en janvier, il constitue le dernier numéro de l'abonnement que vous avez souscrit.

Nous vous lançons un appel pressant : aidez-nous en renouvelant celui-ci rapidement.

Nous ne pourrions malheureusement désormais faire aucun rappel, par circulaire ni avec l'envoi du prochain numéro.

En outre, il nous sera également impossible désormais d'assurer le service d'exemplaires qui ne feraient pas l'objet d'un abonnement d'échange ou n'auraient pas été demandés au titre exceptionnel d'envois d'essai.

Notre mouvement ne reçoit aucune subvention. Il est obligé de compter entièrement sur le soutien et le bénévolat de tous ses membres.

Merci de le comprendre. Merci de le soutenir. Merci de le faire connaître.

## LE FÉMINISME AMÉRICAIN ÉVOLUE

Betty Friedan, qui est, on le sait, à la source même des mouvements féministes par la publication, en 1963, de «*The Feminine Mystique*» (traduit par «*La femme mystifiée*»), publiée aujourd'hui «*The Second Stage*» (que je traduirais par «*La nouvelle étape*»).

Betty Friedan estime que le féminisme est arrivé à «la fin du commencement». Ce commencement nécessaire consistait à dénoncer l'état de servitude dans lequel les femmes se sentaient vivre au sein de la famille, qu'elles comparaient à un «camp de concentration». Il s'agissait donc alors de forcer les portes du foyer et d'entrer dans la lutte professionnelle pour gagner le droit d'exercer toutes les professions et d'occuper tous les postes auxquels la seule compétence devait donner accès.

Vingt ans après, les femmes ont obtenu à peu près satisfaction — aux États-Unis du moins. Elles sortent des meilleures universités devenues mixtes, elles sont médecins, juristes, elles occupent des places importantes dans la vie sociale, économique ou politique (encore qu'il faudrait nuancer et signaler que l'égalité des salaires n'est pas toujours respectée). Elles mènent la vie fébrile et harassante des hommes. Pour cela, un certain nombre ne se sont pas mariées, ou même ont divorcé. Les jeunes hésitent à mener de front vie familiale et vie professionnelle. Et

voici qu'elles s'interrogent — et interrogent Betty Friedan. Est-ce vraiment cela qu'elles ont voulu ? Ne passent-elles pas à côté de «la vie réelle» ? A quoi bon une vie sans amour et sans tendresse, sans maternité ?

C'est à cette interrogation et à cette insatisfaction que Betty Friedan veut répondre. «Le choix des enfants, écrit-elle, est un choix essentiel pour les femmes». Mais la révolte contre la maternité est venue de ce que le prix qu'elle coûtait aux femmes avant leur «révolte» était trop lourd. Maintenant, pour durer et triompher, le féminisme ne peut plus ignorer la question de la maternité. D'où l'absolue nécessité de permettre la coexistence de la vie professionnelle et de la vie familiale par une coopération des hommes et des femmes dans les deux domaines par l'avènement de ce qu'elle appelle «les familles de deux carrières». Déjà, Betty Friedan perçoit une convergence entre les femmes qui pénètrent dans le marché du travail et les hommes qui ne s'identifient plus uniquement en termes de profession — de «job» —, mais qui commencent à être davantage présents au foyer, et dans le partage des tâches et des joies domestiques. Là seulement, pense-t-elle, se trouvera l'harmonie entre femmes et hommes.

Betty Friedan ne cache pas cependant qu'il s'agit là de «batailles jamais finies», de luttes toujours à recommencer...

S.T.

Betty Friedan, *The Second Stage*, Summit Books, New-York, 1981.

## INTERNATIONAL

Susannah Herzel, *A voice for women* — The Women's Department of the World Council of Churches. Office des Publications du COE, (B.P. 66, 1211 Genève 20), 208 pages, 17,50 FS. Ce livre, qui fait l'historique de la section des questions féminines du Conseil Œcuménique des Églises, fait ressortir comment la coopération et la communauté des femmes et des hommes a été un problème qui a hanté la conscience œcuménique. Il retrace le combat contre

les résistances, et les progrès qui ont pu être enregistrés, dans la lutte incessante autour de ce problème dont le COE a été — et restera sans doute encore — le théâtre.

*Ministères et communautés*, n° 29 - juillet 1981, périodique trimestriel de Pro Mundi Vita, 6, rue de la Limite, 1030 Bruxelles. Avec ses rubriques *Prêtres, Diaconat, Communautés, Laïcs, Femmes*, ce bulletin toujours très documenté couvre tout un champ ecclésial particulièrement vivant.

## CANADA

Maurice Champagne-Gilbert, *La famille et l'homme à délivrer du pouvoir*, Éd. Lemeac 1980 Montréal, 415 pages.

Un livre dense et dynamique. Jean-Pierre Rouleau, dans «Relations» de juin 1981 en rend ainsi compte : «Il fait sentir et comprendre combien la chosification des rôles et leur répartition par sexe a mutilé les personnes, aussi bien les hommes que les femmes, et porté atteinte à leur intégrité humaine. Les deux sexes sont victimes de cette forme collective de violence psychologique, aussi grave, sinon plus, que la violence physique. Les prospectives de l'auteur, dit encore J.-P. Rouleau, veulent mettre en évidence, dans la personne, le couple, la famille, la société, les occasions, dynamismes de création, invention, jaillissements de la vie, leur fonctionnement, leurs lois et les moments de satisfactions dont ils peuvent être la source. Cette façon de voir contraste singulièrement avec celle qui s'exprime dans beaucoup de débats au sein de l'Église catholique sur le mariage et la famille, où l'on semble souvent bien plus préoccupé par le souci de garder intacte une doctrine — et derrière celle-ci sans doute une autorité et un pouvoir — que d'équiper les hommes et les femmes engagés dans les projets conjugal et familial pour leur permettre de faire croître et de développer au maximum les capacités et les forces de vie qui les habitent».

## DANEMARK

Ellen Nielsen, *La femme dans la préhistoire. Ce que racontent les mythes et les idoles*. Nous ne lisons pas le danois mais espérons une traduction de l'ouvrage par notre amie Ellen, correspondante du groupe F. et H. à Copenhague. Ses recherches, s'ajoutant à celles qui constituèrent un premier ouvrage sur le sujet, sont particulièrement bienvenues à une étape où l'on se rend compte que la discrimination dont souffrent les femmes — et alors aussi les processus de libération — se jouent dans le champ symbolique. Connaître le passé, en déceler les empreintes structurantes dans tous nos systèmes d'organisation mentale, affective, symbolique, religieuse, idéologique, sociale est indispensable.

## FRANCE

Collectif, *Témoignages pour une histoire de la jeunesse étudiante chrétienne féminine, 1930-1965* (60 FF, Les Amis de la JECF, 37 rue Henri Barbusse, 75005 Paris).

L'éveil des jeunes à la conscience indépendante, à la participation scolaire, sociale, politique, l'affirmation en tant que mouvement d'Action Catholique, la prise de responsabilité laïque par rapport à une hiérarchie trop souvent à la fois timorée et jalouse de son autorité, tout cela est d'un intérêt accru lorsque c'est écrit au féminin. Mais Marie-Jo de Saint-Marc-Beccaria, et d'autres, cherchent à comprendre pourquoi la «hiérarchie, s'affolant au moindre écart au point de s'imaginer son autorité lui échapper, brise avec violence qui semble ne plus "rentrer dans le rang"». Presque 20 ans après qu'ait été coupée la branche féminine JECF et dévitalisé le tronc JEC, ces femmes responsables dans la cité et qui connaissent de près les problèmes d'évangélisation de la jeunesse scolaire parlent aujourd'hui d'une triste impression «d'irréremédiable gâchis...»

Ce que vit aujourd'hui l'Action Catholique Générale des Femmes (ACGF) n'est-il pas du même ordre ? Elle aussi, si vivante et responsable, manifestant sa force et sa foi lors d'un congrès de 5000 femmes en 1978 a «cfrayé» une hiérarchie qui, depuis, n'a cessé de chercher à la faire rentrer dans le rang en l'affaiblissant...

Collectif, *Compte-rendu du deuxième Colloque des femmes protestantes à Orsay: Les femmes et l'Église*. (20FF, Marianne Loupiac, 25 avenue de l'Europe, 92310 Sèvres).

D'orsay I en 1979 à Orsay II en mars 1981, une conscientisation et un mûrissement intéressants ; neuf groupes de travail, des rencontres avec des femmes d'autres confessions, ce document en rend compte. On notera deux articles, particulièrement intéressants : analyse des mouvements et stratégies féministes par Danielle Hervieu-Léger ; les théologies féministes par Claudette Marquet. Pour Orsay III, rendez-vous est déjà pris les 13 et 14 mars 1982.

# FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

Depuis quelques années, des initiatives diverses se sont fait jour, un peu partout dans le monde, pour tenter de faire reconnaître la pleine dignité et responsabilité des femmes, tant dans la vie ecclésiale que dans la vie sociale.

La promotion des femmes constitue certes une étape indispensable, mais celle-ci ne prend sens que dans la perspective d'une véritable confrontation et collaboration entre hommes et femmes partenaires. *Le respect de leur égalité dans la richesse de leurs différences constitue le fondement même de toute vie communautaire. L'Eglise ne peut plus exercer sa mission sans s'y appuyer.*

L'Eglise hiérarchique n'est pas étrangère au principe de ce nouveau partenariat, mais les questions portent sur sa pratique. Le concile VATICAN II a dénoncé «comme contraire au dessein de Dieu toute forme de discrimination... qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau...»

Notre groupe international FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE s'est fondé en 1970 pour mettre en œuvre la collaboration entre hommes et femmes, laïcs, clercs, religieuses, religieux. Il s'est donné pour objectifs de coordonner et susciter, sur base de ce nouveau partenariat, une nouvelle pratique et une nouvelle critique d'Eglise.

Car trop souvent encore, il faut dénoncer les persistances d'un sexisme qui décourage un nombre croissant de chrétiens, notamment femmes et jeunes ; sexisme qui appauvrit les capacités de réflexion et d'ac-

tion des instances responsables, qui entâche la crédibilité de l'Eglise dans sa relation à la culture contemporaine, qui compromet sa fidélité au sens libérateur de l'Evangile.

Le groupe FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE a établi un réseau international de communications amicales et efficaces entre celles et ceux qu'anime le même souci. Il a déjà organisé, seul ou avec d'autres groupes ou organisations, plusieurs colloques internationaux (Femmes et hommes partenaires dans les communautés chrétiennes, la Tradition et les traditions, les équipes pastorales mixtes...)

Il effectue les démarches qui s'imposent auprès des différentes instances d'Eglise et a présenté des travaux lors des Synodes des évêques.

Il s'est mis au service de l'information religieuse et de la conscientisation nécessaire à la base, et dans ce domaine, il privilégie les contacts œcuméniques.

Il publie en français un bulletin trimestriel.

Il apporte sa contribution aux efforts du féminisme historique.

Il s'efforce enfin d'apporter sa contribution à la mise en œuvre du partenariat qui tend à s'instaurer entre les hommes et les femmes de ce temps, conscients et émerveillés à la fois de leur égalité et de leurs différences.

Il a foi et espère en l'Eglise du Christ.